

L'Asklepieion de Pergame

Autor(en): **Roulet, Fred C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences**

Band (Jahr): **9 (1952)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-520429>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

GESNERUS

Vierteljahrsschrift für Geschichte der Medizin und der
Naturwissenschaften

Revue trimestrielle d'histoire de la médecine

Jahrgang - Volume - 9

1952

Heft - Fasc. - 1/2

L'Asklepieion de Pergame

Par FRED C. ROULET, Bâle

Lorsque l'on évoque le nom de Pergame, on songe à la splendeur de cette ville antique dont les rois, les Attalides, se taillèrent un royaume en Asie-Mineure après la mort d'ALEXANDRE LE GRAND, on songe au fameux autel de Zeus qu'ornait la frise de la gigantomachie conservée au musée de Berlin, on se souvient des fastes des potentats guerriers de Pergame qui rivalisèrent avec les Ptolémées en créant des manufactures royales de parchemin pour concurrencer le papyrus égyptien, en fondant une bibliothèque, rivale de celle d'Alexandrie, et des musées avec des collections d'art qui furent le point de départ de la critique d'art. On oublie l'importance de Pergame pour le culte d'Asklepios et c'est assez naturel, car on peut fort bien se rendre à Pergame, y visiter l'acropole qui ressemble selon STRABON à une «montagne en forme de pomme de pin terminée par un sommet aigu», sans remarquer l'asklepieion qui sommeille dans un petit vallon au Sud-Ouest de la montagne, auprès d'une source que l'on disait miraculeuse. Je veux essayer d'en donner une description sommaire basée sur une visite du lieu en juillet de l'an dernier.

Après les asklepieions d'Epidaure et de Cos, celui de Pergame est le plus important qui subsiste, son état de conservation est en partie infiniment supérieur, bien que la plupart des éléments grecs y aient été remplacés par des constructions romaines. Ceci provient du fait que le royaume de Per-

game fut engagé à plusieurs reprises dans des guerres sanglantes avec les rois de Bithynie; en 156 av. J.C., par exemple, l'ancien sanctuaire, situé au même emplacement, c'est-à-dire *extra muros*, au pied même de l'acropole sur laquelle se dressait la ville, au point choisi par ARCHIAS, fils d'ARISTAICHMON, fut entièrement détruit par PRUSIAS II roi de Bithynie, qui emporta la statue du dieu, œuvre de PHYROMACOS. Le sanctuaire fut reconstruit plus beau qu'avant, au même endroit, et par la suite il fut embelli et remanié par les empereurs romains, en particulier par ANTONIN LE PIEUX (138-161) auquel on doit, par ailleurs, bien d'autres constructions dans les provinces d'Asie et de Syrie, les temples de Baalbeck (Heliopolis), le remaniement de la ville de Gerasa (Djerasch) en Transjordanie par exemple. C'est à partir de cette époque, donc au début du II^e siècle de notre ère, que l'asklepieion de Pergame devint l'un des sanctuaires les plus réputés du monde antique; il attira à Pergame non seulement une foule de malades du monde gréco-romain, mais des hommes politiques, des littérateurs, des juristes et même des empereurs. CARACALLA (197-211) y fit un long séjour et contribua à embellir le lieu, il y joua un rôle important dans les cérémonies religieuses et fit remplacer sur les terrasses du théâtre le culte de Dionysos par celui d'Asklepios. Il faut relever à cette occasion que la tradition prétend que cet empereur, connu pour sa brutalité, fut accueilli à Pergame par cet oracle peu flatteur: « Une brute d'Ausonie pénétrera dans la province de Telephos. »¹

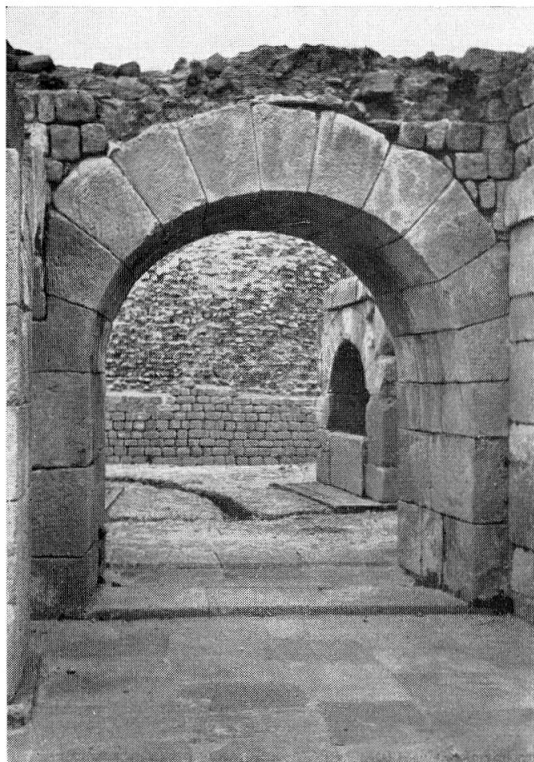
Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'asklepieion de Pergame comporte une cour rectangulaire de 110 sur 130 mètres; elle était autrefois pavée de marbre. Sur ses côtés Nord-Ouest et Sud couraient des promenoirs couverts, soutenus par des colonnades à chapiteaux ioniques. Venant de la ville, en longeant la voie sacrée formée d'arcades, on pénétrait dans une petite cour pavée, entourée de promenoirs taillés dans le roc vif, et l'on se trouvait en face du bâtiment des propylées qu'avait fait construire KLAUDIOS CHARAX, un riche bourgeois de Pergame, connu comme homme de lettres et historien. Il ne subsiste de cet édifice que quelques bases de colonnes; l'inscription de dédicace, par contre, est conservée.

La cour elle-même présentait une certaine symétrie dont le plan de DOLMAN et HANSON permet de se rendre compte: le propylée et le péristyle du temple de Zeus Asklepios sont symétriquement disposés sur le côté oriental de la cour. Le centre de celle-ci est représenté par le temple d'Asklepios

¹ Telephos, fils d'Herakles, était honoré à Pergame comme héros national de Mysie. Son histoire était représentée sur la petite frise de l'autel de Zeus.



Fig. 4. Reproduction d'un médaillon du temps de l'empereur COMMODE avec l'effigie de l'Asklepios de Pergame (d'après KERÉNYI)



a



b

*Fig. 5. a) Soubassements du bâtiment dit «second temple rond»: au fond, le centre plein qui supportait le 1^{er} étage. Au devant, une niche qui devait servir de baignoire
b) «Baignoire» dans l'un des piliers*

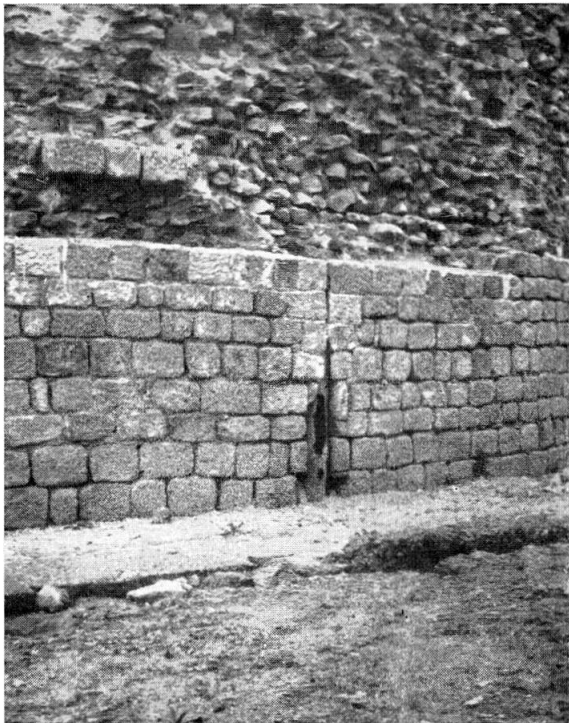


Fig. 6

Tuyau en terre cuite circulant dans
les murs et les voûtes du soubassement



Fig. 7. Stèle de marbre

Soter et la source sacrée. Les archéologues ne sont pas d'accord quant au point où il faut situer le bassin rituel, celui qui était l'attraction principale du lieu, car la cour contient trois bassins : l'un que l'on nomme le bassin d'adésite se trouve un peu en avant, à l'Est du temple d'Asklepios Soter, le second au Nord du temple, c'est le bassin de marbre ; le troisième, dit bassin du rocher, est situé à l'extrémité occidentale de la barre de rocher sur laquelle le temple était construit. D'après les descriptions détaillées que nous a laissées le rhéteur AELIUS ARISTIDES, qui séjourna à Pergame près de vingt ans vers le milieu du II^e siècle après J. C., c'est près du rocher de tuf, d'où jaillissait la source, qu'il faudrait se représenter le bassin sacré, donc probablement à l'emplacement du bassin de marbre. C'est là, d'une fissure du roc, au dessous d'un platane, que sortait l'eau dont ARISTIDE dit qu'elle était douée des meilleures qualités, douce, légère, d'un goût extrêmement agréable. Elle paraît avoir joui de vertus médicales extraordinaires ; des aveugles, des poitrinaires, des paralytiques, des dyspeptiques venaient y chercher la guérison en buvant et en se baignant. Cette source coule aujourd'hui encore, une bonne partie des canalisations qui l'amenaient aux différents points du sanctuaire, en particulier au second « temple » rond, dont il sera question plus bas, sont conservées.

Sur la barre de rocher, point central de l'asklepieion, les fouilles ont mis à jour des fondations d'époque hellénistique qui doivent être celle de l'ancien temple d'Asklepios Soter, au pied duquel se dressait le platane dont parle ARISTIDE. Plus au Sud devait se trouver le temple dédié à Hygieia et à Telesphoros, puis le temple d'Apollon Kalliteknos, le père d'Asklepios. Ces trois monuments, dont il ne subsiste que les soubassements, formaient avec la source le point vital du lieu. C'est de ces temples que parle ARISTIDE lorsqu'il dit qu'après s'être enduit de boue² et s'être baigné dans la source sacrée, il fit sur l'ordre du Dieu trois fois le tour des sanctuaires à la course et se baigna ensuite une seconde fois.

A proximité du bassin de marbre, en dehors du péristyle Nord, est aménagé le théâtre ; il est, comme les théâtres grecs, creusé dans une colline, il comprend cinq secteurs et pouvait contenir 3500 spectateurs. L'orchestre en est pavé de marbre polychrome. L'hémicycle fut partiellement rénové, la scène est bien reconnaissable, son fronton semble avoir été richement

² Il est probable que les bains de boue étaient un usage fort répandu ; par temps de pluie les abords du bassin du rocher s'imbibent d'eau et il s'y trouve une boue visqueuse, blanchâtre, qui a sans doute servi aux rites dont parle ARISTIDE. J'ignore si une analyse chimique en a jamais été faite.

orné d'après les vestiges épars. Il n'a pas été utilisé uniquement pour des représentations théâtrales mais on s'y assemblait vêtu de blanc, couronné de rameaux d'oliviers, sans ceinture ni bijoux pour y chanter des hymnes en l'honneur du dieu.

Tandis qu'il ne reste pour ainsi dire plus rien du temple d'Asklepios Soter, du dieu sauveur, il subsiste une partie importante et de multiples fragments décoratifs du tholos, du temple de Zeus Asklepios. Il est situé immédiatement au Sud du propylée de CHARAX, parallèlement à celui-ci. C'était sans doute l'un des monuments les plus imposants du sanctuaire. On y accédait sur la face occidentale par seize marches qui conduisaient à un péristyle orné de quatre colonnes corinthiennes tout comme le propylée. Ce temple rond reposait sur un soubassement monumental, magnifiquement taillé et ajusté, dont la facture est hellénistique. L'intérieur comprenait une halle d'entrée et une cella circulaire, ornée de niches quadrangulaires et semi-circulaires; elle était surmontée d'une coupole ornée de mosaïques. Certains chapiteaux des pilastres ont été retrouvés, ils donnent une idée de la richesse du décor. C'est ici que se trouvait la statue du Zeus Asklepios représentée sur certaines monnaies du temps de MARC AURÈLE et de COMMODE. On sait que ce temple est dû à la magnificence de L. CUSPIUS PACTUMEIUS RUFINUS, un ami de SATYROS, le maître de GALIEN, qui vécut vers 150 après J. C.

Immédiatement au Sud de ce temple rond se trouve un édifice, rond également, mais de proportions bien plus considérables; il est situé exactement à l'angle Sud-Est du sanctuaire et comporte un énorme soubassement voûté de 60 mètres de diamètre, supportant une terrasse et probablement aussi une halle circulaire de 26,5 mètres de diamètre à laquelle on accédait par deux escaliers extérieurs. Le soubassement est encore en excellent état; il forme autour d'un noyau central plein, qui supporte la halle, une espèce de corridor circulaire double dont les arcades sont pour une bonne part intactes. Dans certains piliers sont aménagées des niches plaquées de marbre où des canalisations amenaient de l'eau; on peut sans exagération admettre qu'il doit s'agir là de baignoires d'autant plus que des canalisations importantes passent dans l'épaisseur des murs du soubassement tout comme dans le sol, où l'on trouve des canaux spéciaux pour l'écoulement des eaux usagées. Il est intéressant aussi de remarquer que des tuyaux en terre-cuite circulent à faible profondeur dans les voûtes et dans les murs de toute la base de cet édifice, et que l'on trouve d'autre part en plusieurs points des bouches d'air dans les voûtes. Ces détails ont leur importance si l'on veut

établir le rôle auquel ce bâtiment était destiné. En effet, on ne possède à son sujet aucun témoignage; AELIUS ARISTIDES ne le mentionne pas et, comme cet homme minutieux a décrit exactement tout ce qu'il a vu, on doit admettre que le «second temple rond» est postérieur au temps d'ARISTIDE; il doit donc avoir été construit à la fin du II^e siècle de notre ère. Son aspect n'est pas celui d'un temple, mais bien plutôt celui d'un établissement médical destiné d'une part à l'hydrothérapie et d'autre part aux rites de l'incubation qui tenaient dans les pratiques d'un asklepieion une place prépondérante.

L'étage inférieur de ce bâtiment était relié au centre de la cour du sanctuaire par un corridor souterrain voûté, dans le sol duquel passe un canal amenant l'eau de la source sacrée; la voûte en est percée de lucarnes que ferment des dalles.

Notons encore pour terminer cette descriptions sommaire de l'asklepieion tel qu'il faut se le représenter vers la fin du II^e siècle, la présence d'une bibliothèque dans l'angle Nord-Est; elle renfermait dans une niche la statue de l'empereur HADRIEN. En parcourant les ruines, on rencontre une quantité de stèles de marbre, dont l'une, ornée de deux serpents et d'une roue, est particulièrement décorative.

Sous l'empereur VALÉRIEN (253-260) un tremblement de terre détruisit une grande partie du sanctuaire. Le christianisme s'y établit très tôt; on a retrouvé au cours des fouilles un autel chrétien dans le temple de Zeus Asklepios et un baptistère dans les fondations du propylée. Pergame est d'ailleurs citée comme l'une des premières églises, l'une des sept églises auxquelles le livre de l'Apocalypse fut adressé (Smyrne, Ephèse, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée).

Si l'on essaye de se faire une idée de la vie qui devait régner à l'asklepieion de Pergame, on peut recourir à diverses sources. L'une des plus importantes est, sans nul doute, l'œuvre du rhéteur AELIUS ARISTIDES qu'ANDRÉ BOULANGER analysa dans une thèse remarquable, très bien documentée. On possède en outre plusieurs inscriptions mises à jour par les fouilles de WIEGAND, et puis il existe un témoignage de GALIEN, qui naquit à Pergame en 129 après J.C. Il y débuta ses études de médecine, déterminé par un rêve de son père. Après un séjour à Smyrne auprès de Satyros, un élève de l'anatomiste QUINTUS, et un long séjour à Alexandrie, GALIEN revint à Pergame en 157 et y devint médecin de l'école des gladiateurs. Il se nomme fièrement *θεραπευτής* de son *πάτριος θεός Ἀσκληπιός* qui l'a sauvé d'une maladie mortelle (en l'espèce un abcès). Bien qu'il se soit toujours efforcé dans ses

écrits de donner à la médecine une base scientifique, il se fait conseiller en rêve par Asklepios sur les mesures thérapeutiques à prendre; comme ARISTIDE, qui le tenait d'ailleurs en petite estime, mais qui l'a consulté sans suivre ses conseils par la suite, GALIEN est entièrement d'accord que les malades obéissent davantage aux prescriptions du dieu qu'à celles de médecins! Il est possible qu'il ait considéré l'asklepieion comme un établissement psychothérapique fort utile, en disant que le dieu améliorait la *χράσις τοῦ σώματος* en prescrivant au malade des exercices physiques et psychiques.

Les fouilles de Pergame tout comme celles d'Epidaure ont déçu ceux qui espéraient en retirer des indications utiles sur la pratique de la médecine antique. En effet, un asklepieion (celui de Cos mis à part) était avant tout un sanctuaire placé sous l'autorité suprême des prêtres, des néocores, qui n'étaient pas médecins. Les malades y accouraient en foule pour y chercher la guérison par la prière, les sacrifices au dieu, le sommeil dans les temples; les sanctuaires des «dieux sauveurs» sont sans cesse assiégés de fidèles venant solliciter la vision qui leur révélera la nature exacte de leur mal et les remèdes appropriés. Ces sanctuaires qui étaient presque toujours aménagés dans des vallons abrités, jouissant de conditions climatiques particulièrement favorables (Epidaure en est le plus frappant exemple), devinrent rapidement des stations sanatoriales où l'hydrothérapie, une psychothérapie plus ou moins sage et fructueuse, des mesures de diététique très variables étaient appliquées selon les rêves du malade, selon les oracles rendus par le dieu, ou du moins selon l'interprétation que les prêtres donnaient des uns ou des autres. Ceci n'a rien à voir avec la pratique médicale; les malades devaient se placer entièrement dans l'atmosphère mystique du lieu. Ils y venaient d'ailleurs parce que la médecine des hommes n'avait pu les soulager, ils accouraient chez le dieu sauveur auquel l'impossible est possible! La base du traitement était à Pergame comme ailleurs l'incubation, la croyance aux rêves inspirés par le dieu. Il faut se rappeler que malgré les progrès réalisés par la médecine scientifique, malgré la résistance et les critiques de l'école épicurienne, ces croyances connurent une nouvelle vogue sous l'influence des néopythagoriciens et des néoplatoniciens, de sorte que les mystères de l'incubation subsistèrent au-delà des IV^e et V^e siècles de notre ère. L'église chrétienne ne put vaincre ce dogme, elle le reprit pour elle-même. Les miracles ont joué un rôle bien avant cette époque, les nombreuses inscriptions d'Epidaure en sont un vivant témoignage. Comme je l'ai dit plus haut, c'est par AELIUS ARISTIDES que nous sommes

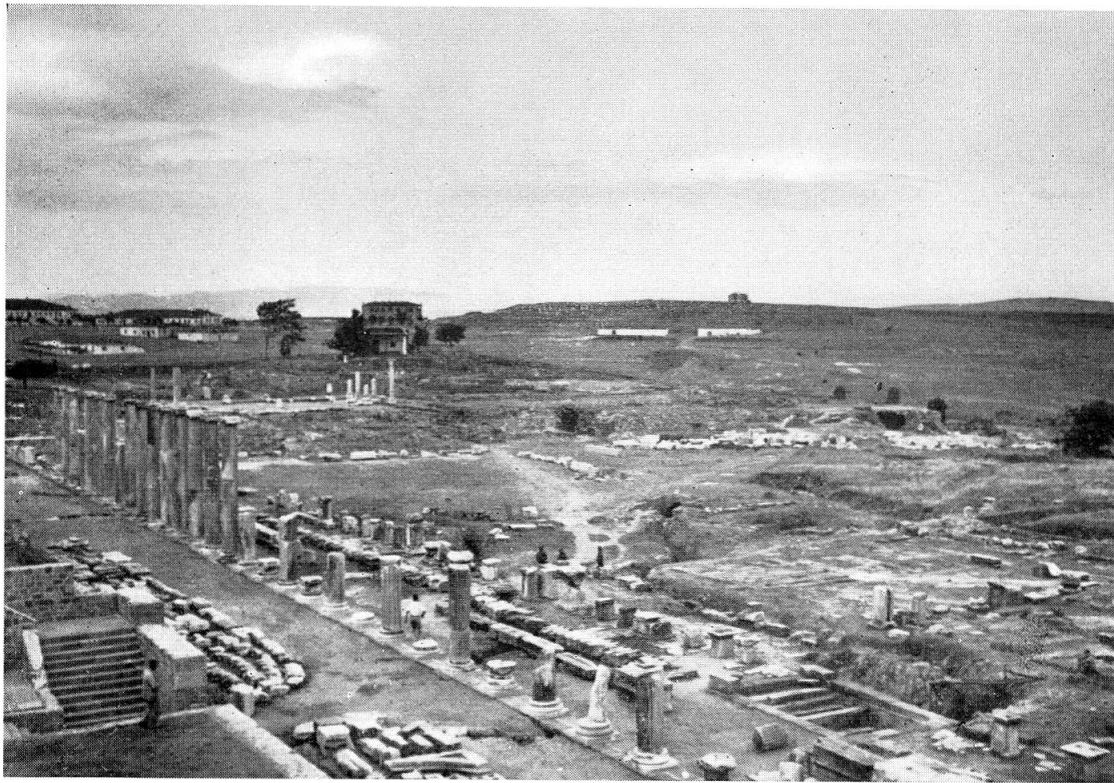


Fig. 1. Vue générale des ruines (partie Est de la cour) prise du théâtre. Au premier plan: escaliers du théâtre et portique Nord. A droite, le bassin de marbre et l'extrémité orientale de la barre de rocher avec fondations du temple d'Asklepios Soter. En arrière à gauche: emplacement des propylées (colonnes); à droite de celui-ci, base du temple de Zeus Asklepios; tout à droite, le «second temple rond»

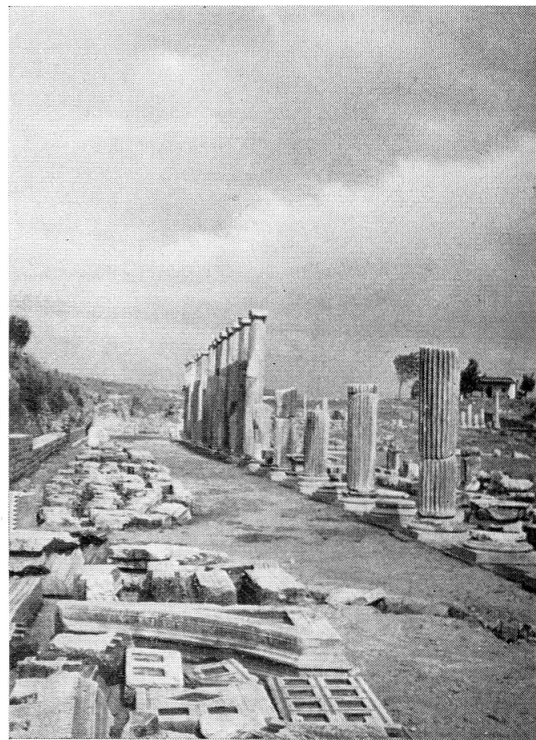


Fig. 2. Colonnade du portique Nord de la cour; à son extrémité se trouve la bibliothèque d'HADRIEN



a



b

Fig. 3. a) Base du temple rond de Zeus Asklepios. – b) Cella de ce temple; au premier plan, niche semicirculaire où se trouvait la statue du dieu

surtout renseignés sur les pratiques en vogue à Pergame au II^e siècle; à vrai dire, l'Asklepios d'ARISTIDE n'est plus le dieu qui, jadis, à Epidaure guérissait subitement les aveugles ou les paralytiques; «c'est un médecin diligent et minutieux qui entreprend des cures laborieuses et pleines de vicissitudes, prolongées pendant des semaines et même des années». Il visite ses malades régulièrement, presque chaque nuit, prescrit des régimes et surveille les cures. Les remèdes qu'ARISTIDE cite dans les *Discours sacrés* sont extrêmement variés: mélange de glands et de miel, décoctions de raisins secs, absinthe, huile, etc. L'hydrothérapie est fort à la mode: bains de boue, bains de rivière, bains de piscine dans la source sacrée et même bains de neige! A cela il faut ajouter des saignées, des exercices violents, des dérivatifs comme la musique, des travaux littéraires, sans parler de nombreux régimes alimentaires. Dans le cas d'ARISTIDE, qui était un neurasthénique présomptueux, un véritable malade imaginaire, on peut admettre que le sophiste «eut à se louer beaucoup plus de l'inlassable sollicitude d'Asklepios que de l'efficacité des traitements que le dieu lui suggéra». Comme le dit BOULANGER, «le seul miracle dont il pût se prévaloir, et il n'y manqua pas, c'est d'avoir survécu à de semblables cures».

Il n'existe que de très rares témoignages véritablement médicaux sur certaines cures pratiquées à l'asklepieion de Pergame; je n'en citerai que deux qui me paraissent intéressantes: GALIEN cite un cas d'éléphantiasis guéri par contact avec un lépreux, ce qui revient à chasser le diable en appelant Belzébuth! L'autre exemple est celui cité par RUFUS d'Ephèse, un médecin hautement qualifié, qui raconte la guérison d'un épileptique auquel on fit contracter une fièvre quarte, une méthode fort analogue à la malariothérapie de notre temps.

Malgré la gloire de l'asklepieion de Pergame, gloire qui rejaillit sur toute la cité jusqu'à faire du culte d'Asklepios un culte national, comme le prouvent les nombreuses monnaies de cette ville décorées de la couleuvre et de représentations du dieu, ce sanctuaire ne joue aucun rôle dans l'histoire de la médecine antique; il n'existe pas d'école de Pergame en médecine. En cela il est comparable au sanctuaire d'Epidaure et tous deux se différencient nettement de celui de Cos. Et pourtant, les méthodes psychothérapiques utilisées, l'importance donnée aux besoins de l'esprit, la connaissance et la mise en valeur du fait que dans la «psyche» du malade sommeille probablement une force immense capable souvent d'en faire plus que notre art, tout cela fait ressortir combien on s'est préoccupé dans l'antiquité de questions qui nous intéressent actuellement au plus haut degré.

Littérature

- BOULANGER, H. *Aelius Aristides et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*. E. de Boccard, Paris 1923.
- DEUBNER, O. *Das Asklepieion von Pergamon*. Kurze vorläufige Beschreibung. Verlag für Kunstwissenschaft, Berlin 1938.
- HERZOG, R. *Die Wunderheilungen von Epidauros*. Philologus, Suppl. 22. H. III. 1931.
- KERÉNYI, K. *Der göttliche Arzt*. Ciba AG., Basel 1948.
- OHLEMUTZ, E. *Die Kulte und Heiligtümer der Götter in Pergamon*. Inaug. Dissert. Gießen 1940.
- WIEGAND, TH. *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen in Pergamon 1928-1932: Das Asklepieion*. Abhandl. No. 5. Berlin 1932.

Les dates de la Renaissance médicale Fin de la tradition hippocratique et galénique

Par CHARLES LICHTENTHAELER

Qui veut déterminer les dates d'une
époque historique doit remettre en
question son contenu.

Quelles sont les dates de la Renaissance médicale ? Les historiens n'ont pas réagi tous de la même manière à cette question, qui exigerait cependant une réponse plus unanime. Nous allons tenter de la dégager d'une étude comparée des traités modernes d'histoire de la médecine et des principaux ouvrages de l'époque. Indiquons d'emblée nos résultats :

1543-1816¹

Préambule: Le XV^e est-il le siècle de la Renaissance médicale? Non

« Renaissance et humanisme », tel est le titre du chapitre que SUDHOFF a consacré aux rapports entre la Renaissance et la médecine, dans le traité qu'il a écrit en collaboration avec MEYER-STEINEG². Suivent « Les grands mouvements de réforme du XVI^e siècle » et, par MEYER-STEINEG, l'analyse du XVII^e. Voici donc la Renaissance médicale étudiée à la lumière du XV^e siècle, celui de la Renaissance italienne.

¹ 1543: la *Fabrica*, de VÉSALE; 1816: le *Précis élémentaire de physiologie*, de MAGENDIE.

² Cf. TH. MEYER-STEINEG et K. SUDHOFF, *Geschichte der Medizin*, troisième édition, G. Fischer, Iéna 1928.